

# LE PHILOSOPHE NU

## Du même auteur

Éloge de la faiblesse

*Éditions du Cerf, 1999*, ouvrage couronné par l'Académie française

Le Métier d'homme

*Éditions du Seuil, 2002*

La Construction de soi

*Éditions du Seuil, 2006*

*ALEXANDRE JOLLIEN*

LE PHILOSOPHE  
NU

*ÉDITIONS DU SEUIL*  
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV<sup>e</sup>*

ISBN 978-2-02-095915-1

© Éditions du Seuil, août 2010

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

[www.editionsduseuil.fr](http://www.editionsduseuil.fr)

À la mémoire de Mimi Mariéthoz.

À Corine, à Victorine, et à Augustin.

À ma mère et à mon frère.

À Romina Crapetto et Yannick Diebold qui ont prêté leurs mains et apporté leurs conseils à un passionné tant de fois envahi de doutes.

À Bernard Campan, Sylvain Stauffer, Frédéric et Nathalie Rauss. À Marie-France et Hector Smith, à Étienne Parrat, Frédéric Théry, Laurent Crampon, Pierre Carruzzo, Jon Schmidt, Yvette Tomassacci, Raphaël Laub, Suzanne Perret, Isabelle Binggeli, Pierre Constantin, Daniel Morin, Clémentine Deroudille, Maurice Robadey, Jacqueline et Christophe Deluze, Antoine Maillard, Dominique Rogeaux, Jean Frey et Jason Barioli qui m'accompagnent tout au long de ce chemin chaotiquement joyeux.

À Ruth Bovay, Stefan Vanistendael, Philippe Baud, Maria Zufferey, Giovanni Polito, Daniel Widmer, Magali Savioz, Véronique Marti, Joseph Aguetant, Jean-Marc Richard, Patrick Ferla, François Felix pour leur aide si précieuse.

À Geneviève et Alain Frei, au père Billot, Erwin Ingold, à Jacques Castermane et au père S. pour leur soutien sur le chemin du oui que m'ouvre le zen.

À Elsa Rosenberger, André Gillioz, Jean-Claude Guillebaud, Dominic O'Meara, Christophe André pour les critiques et le réconfort apportés au fil de ce périple.

À la fondation Leenaards.

J'ai aussi à cœur de témoigner à la Bibliothèque sonore romande, au GIAA et à l'Étoile Sonore mes plus vifs mercis.

« Si tu ne vois pas encore ta propre beauté, fais comme le sculpteur d'une statue qui doit devenir belle : il enlève ceci, il gratte cela, il rend tel endroit lisse, il nettoie tel autre, jusqu'à ce qu'il fasse apparaître le beau visage dans la statue. De la même manière, toi aussi, enlève tout ce qui est superflu, redresse ce qui est oblique, purifiant tout ce qui est ténébreux pour le rendre brillant, et ne cesse de sculpter ta propre statue jusqu'à ce que brille en toi la clarté divine de la vertu [...]. Si tu es devenu cela [...], n'ayant plus intérieurement quelque chose d'étranger qui soit mélangé à toi [...] si tu te vois devenu ainsi [...], regarde en tendant ton regard. Car seul un tel œil peut contempler la Beauté<sup>1</sup>. »

## 1.

Ce soir, n'y tenant plus, je me suis précipité chez le médecin. Pourquoi ? Je ne le sais pas trop. Je caressais l'espoir de glaner quelque médication qui me débarrasserait une fois pour toutes de certaines cruelles jalousies. Oui, je suis las de comparer mon corps à celui des garçons qui passent dans la rue, las de ce

1. Plotin, *Ennéades*, I, 6, [7, 9], in P. Hadot, *Exercices spirituels et philosophie antique*, Paris, Albin Michel, 2002, p. 58-59.

combat intérieur. À vrai dire, je souhaite calmer la machine infernale et faire un peu obstacle à cette étrange mécanique qui, mêlant désirs, peurs, déceptions, m'arrache souvent à moi-même et me met à la torture.

Le bon docteur m'a écouté et sa bienveillance a un peu détendu le volontaire déboussolé qui commence ce journal. Son ordonnance m'a déconcerté. À la fin de la consultation, il m'a lancé : « Écrivez-nous un traité des passions ! »

Un traité de *mes* passions ? Gageure immense et prétentieuse, pour tout dire ! Je viens de jeter un coup d'œil à ma bibliothèque. Je découvre de quoi dissuader le plus téméraire des passionnés : Platon, Aristote, les stoïciens, saint Augustin, saint Thomas d'Aquin, Descartes, Hume, Rousseau, Kant, Hegel, Freud, Heidegger ont écrit sur les passions... Comment, dès lors, sans trembler, prendre la plume et prétendre à quelque chose de neuf ? Ce soir, une chose est sûre : la passion me joue de sacrés tours et je veux progresser vers *un peu* de détachement, cette terre lointaine à laquelle j'aspire. Car les passions me tiennent au corps, et à l'âme. Et quand elles me tiennent, je peux bien dire : « Adieu, prudence ! » Colère, tristesse, peur, envie, jalousie, rien de ce qui est humain ne m'est étranger.

Le nœud du problème, le cœur, c'est toujours le refus de la réalité. Devant quelques jeunes mâles qui paraissent si à l'aise face à l'existence, je ressens cette envie, cette jalousie, bref, une fascination qui laisse croire que la vie me serait *définitivement* meilleure ou du moins plus facile si j'arpentais les rues dans une silhouette idyllique, propre à faire chavirer chaque spécimen du beau sexe.

Oui, c'est un malaise imperceptible et quotidiennement subi, curieuse force, qui me dérouté aujourd'hui. Non, les plaies les plus douloureuses ne sont pas toujours celles que l'on croit.

Une force trouble, un émoi, une blessure intérieure me contraignent donc à prospecter, à chercher des moyens de vivre plus librement. En somme, il ne s'agit que d'un banal manque de confiance en moi, du handicap sans doute et de ses séquelles psychologiques qui refont surface.

Je suis jaloux des corps des garçons de mon âge. C'est plus fort que moi, vraiment !

Ils me fascinent tant ils semblent bâtis pour la vie. Je me surprends à ressentir un désir furieux, cannibale. Je voudrais les *bouffer*, devenir ces corps. J'entends parfois la voix du vieux Platon qui, dans *Le Banquet*, fait dire à Aristophane : « Au temps jadis, notre nature n'était pas la même qu'aujourd'hui, mais elle était d'un genre différent. Oui, et premièrement, il y avait trois catégories d'êtres humains et non pas deux comme maintenant, à savoir le mâle et la femelle. Mais il en existait encore une troisième qui participait des deux autres, [...]. En ce temps-là en effet il y avait l'androgynie [...]. Deuxièmement, la forme de chaque être humain était celle d'une boule, avec un dos et des flancs arrondis. Chacun avait quatre mains, un nombre de jambes avec, au-dessus de ces deux visages en tout point pareils et situés à l'opposé l'un de l'autre, une tête unique pourvue de quatre oreilles. En outre, chacun avait deux sexes et tout le reste à l'avenant, comme on peut se le représenter à partir de ce qui vient d'être dit<sup>1</sup>. »

Le moins qu'on puisse dire, c'est que ces créatures avaient du coffre. Rivalisant avec les dieux, elles provoquèrent l'ire de Zeus qui, jaloux et se sentant menacé, les coupa en deux. Zak ! Depuis, nostalgiques, pauvres et incomplètes moitiés, elles espèrent forcément, féroce­ment retrouver leur complétude d'antan. Le mythe me révélerait-il une secrète aspiration : conquérir ma

1. Platon, *Le Banquet*, 189d-190a, Paris, Flammarion, 1998, p. 114-115.

puissance, ma suffisance, greffer à ma fragile moitié une autre, plus robuste, en faire un garçon sans failles et pour tout dire, sans handicap ? Depuis un moment, j'ai jeté mon dévolu sur mon ami Z, je rêve de devenir lui, de quitter mon corps pour me loger définitivement en lui, vivre une autre existence. Avoir ses mains, ses pieds, son torse, sa silhouette, tout en somme, et me promener dans la rue, beau et fier, magnifique. Aussi, je souhaite sans cesse être avec lui, pour recueillir de sa force, de sa virilité. Seul, je peine à trouver la joie ; seul, je ressens un vide. Enfant, j'ai trop entendu que j'étais différent, pas comme les autres, que mon corps avait un problème. Z me manque dès que je le quitte, je le veux pour moi, je le veux à moi. Au fond, je le considère comme un dieu. Ce n'est pas nouveau. J'ai trop idolâtré, trop souffert. Depuis mon adolescence, il y a eu V, P, E, S, tous de puissants mâles à l'ombre desquels la frêle créature que je suis pensait s'épanouir. Avec les filles, connaissant un insuccès flagrant, je me suis pris à vouloir être quelqu'un d'autre. Ces jeunes hommes précisément, étaient autant d'Apollon qui ont peuplé mon panthéon. Celui qui commence ce journal endure aisément la fascination jusqu'à s'y perdre. Il aspire à guérir de cette grotesque *tare* et à ne plus tomber raide de jalousie devant le premier beau garçon venu. Ce poids, ce mal-être, ces tiraillements, il n'en veut plus ! L'esclavage n'a que trop duré !

Je me disperse... Tenir un journal, ce n'est certes pas vider ses poubelles. Je dois tenter l'authenticité *autrement*. Qu'il me suffise de dire que la passion constitue mon terrain d'exercice presque à plein temps ! C'est un peu pour rendre service, beaucoup pour me *soigner*, que j'entreprends cette enquête. Voguant sur l'océan des passions, libre des préjugés les plus grossiers, j'espère que les tempêtes me révéleront quelque chose de beau.

Sur la mer, récifs nombreux en vue ! Plus que tout, un obstacle me freine. Comment, alors que la tradition propose autant de théories sur les troubles de l'âme, trouver (sans me référer *mécaniquement* à l'histoire des idées) l'audace d'affirmer une pensée, *la mienne* ?

L'homme qui écrit ces lignes est la proie du doute. Comme il peine à dégager sa propre voie, il aimerait que les philosophes veuillent bien lui offrir leur protection. Nietzsche a raison : « Certains ne parviennent pas à devenir des penseurs parce que leur mémoire est trop bonne<sup>1</sup>. » La mienne, qui jadis me livrait volontiers de toniques préceptes quotidiens, est aujourd'hui encombrée de références. Elle risque fort de m'enchaîner ou, pire, de me transformer en perroquet. Donc, citer peu, le moins possible. Enquêter, chercher, rencontrer. Du neuf, du neuf, rien que du neuf... Se résoudre à consigner ici les *révélations* qui feront mon quotidien. Craignant plus que tout le nombrilisme, je souhaite accorder une large place aux rencontres qui jalonnent mon existence. Pour d'évidentes raisons, les prénoms et les noms des personnes qui apparaîtront dans ce journal ne correspondent pas, sauf accord de leur part, à la réalité (confidentialité oblige, respect et paix des ménages aussi).

Un mot enfin sur l'écriture. Souvent, elle m'essouffle : peur du jugement, des critiques, envie soudaine et irréprouvable de me *taire à jamais*, impatience, sentiment d'avoir tout dit, manque d'inspiration... écrire ne m'est pas une sinécure ! Sans parler des difficultés techniques : je tape ces notes à deux doigts, car je ne

1. F. Nietzsche, *Humain, trop humain*, par. 122, in F. Nietzsche, *Œuvres*, Paris, Robert Laffont, 1993, p. 744.

puis pas toujours les dicter. Les prouesses littéraires ne passeront donc pas au premier plan. L'essentiel est ailleurs.

Allons, ne tardons plus ! Je commence.

## 2.

Tout à l'heure, après une conférence, j'ai presque voulu crier à l'imposture. Un groupe de femmes est venu vers moi pour me dire : « Vous m'avez fait du bien ! », « Quelle force ! » Embarrassé, j'ai timidement recueilli les compliments en songeant : « Ah, si elles savaient à qui elles ont *vraiment* affaire ! » Entre les mots, les discours et le quotidien, il y a un gouffre, d'où ce journal... Je devise sur la paix et je vis dans le trouble. Je console, encourage, prodigue mille et un conseils et pourtant mon cœur est en miettes. Singulières contradictions ! En écoutant les louanges, je n'ai pas pu m'empêcher de regarder mon portable pour voir si Z m'avait écrit. Et dire que je venais de disserter sur le détachement !

Serais-je un imposteur ?

Sur le chemin du retour, dans le métro, j'ai évidemment louché sur de jeunes hommes regagnant innocemment leurs pénates : « Tiens, me dis-je, celui-là a-t-il une copine ? Quel corps superbe ! Va-t-il aux toilettes comme tout le monde ? » Je crois réentendre la voix de l'enfant en moi à qui on s'est efforcé de dire qu'il n'était pas comme les autres. Mais où se cache-t-elle, la différence ? Dans les replis d'une intimité ? Qu'est-ce qui me sépare de ce corps gracieux ? Rationnellement, je le sais, nous avons tous deux mains, deux pieds, deux jambes, deux bras, une tête, un sexe. Je me surprends à m'imaginer vivre tout un jour dans son corps. Pourquoi diable vouloir absolument être à sa place ? Pour voir quel effet ça fait d'être un beau garçon nor-

mal ? Thomas Nagel a écrit un article célèbre : « *What's like to be a bat<sup>1</sup>?* » « Quel effet ça fait d'être une chauve-souris ? » Une blessure intérieure me pousserait-elle à me demander : « *What's like to be a beautiful boy?* » Sujet sensible et vaste !

Comment progresser et m'avancer vers un début de cohérence ? Où découvrir un tant soit peu de détachement dans tout cela ? L'impuissance de *ma* raison saute aux yeux. Déjà, je pourrais prendre appui sur la réalité, sur ce qui m'est donné, sur mes contradictions qui me serviraient de guide pour me rapprocher de la liberté, à l'écart de ses attractions, de ses attirances, de ses attachements... ou avec eux.

Voilà que, sans avoir rien appris de la fascination, de la jalousie, de la convoitise, de la peur ou de la colère, j'aspire au détachement. Ne suis-je pas en train de sauter les étapes, de traîner avec moi un fatras d'*a priori* ? Même si j'ignore presque tout du sujet, une intuition s'impose quand même : sans préjuger de la suite, je devine que si passion et détachement pouvaient habiter le même cœur, ce ne serait pas un mal. L'horizon se dégage et du tréfonds de mon être monte une aspiration : oser l'abandon. Oui, oui, mais comment ?

*Medice, cura te ipsum!* À compter de ce soir, je veux donc travailler à ma liberté, et, pourquoi pas, abandonner cette idolâtrie infantile qui me fait tant souffrir.

### 3.

Depuis vingt-cinq minutes, j'attends, fébrile, le texto de vingt et une heures. Z ne m'a pas écrit. Je suis lié. Que dis-je : ligoté,

1. *The Philosophical Review*, 1974, p. 435-450.

boulonné à lui. Mon attachement inconsidéré doit cesser. Si mon docteur m'a prescrit ce « Traité des passions », c'est justement parce que ma fascination pour Z vire à l'esclavage. Il est le dieu dont dépend ma joie. Dieu a le droit de vie et de mort sur ma bonne humeur. Je sais qu'il incarne pour mon imagination tout ce que je ne suis pas : une silhouette mieux bâtie, un garçon, pour ainsi dire insouciant, qui prend l'existence avec légèreté. Mais de là à délaissier toute joie, à perdre le goût de la vie...

Depuis une semaine, je n'en peux plus et j'ai donc commencé un sevrage. Je le vois moins, et, d'un commun accord, il m'abreuve de quelques textos, signes de vie, substituts d'une présence aliénante, méthadone pour l'âme. Le côtoyer me trouble, pourtant son absence me déchire. Ce qui m'aide, pour l'heure, c'est d'en faire mon maître en détachement. Mon aliénation sera le lieu de ma liberté, son terrain d'exercice. Nul besoin de chercher ailleurs un si constant appel à la pratique.

Banalement, je suis obsédé. Oui, c'est bien le mot ! Jamais je n'ai mieux perçu l'étymologie de ce terme : être assiégé. Un bruit de fond, en somme. Jour et nuit, l'absence de Z me harcèle. Je m'endors en pensant à lui, je me réveille avec lui et le premier geste du matin me précipite sur mon portable pour voir si Dieu m'a écrit. Aujourd'hui, je tenterai le chemin inverse de l'apothéose et détrônerai Dieu, le ramènerai sur terre sans le haïr. Y arriverai-je ? D'abord, fermement, je le redis, je veux le considérer comme mon *maître en détachement*. C'est d'ailleurs son nom, dans le répertoire de mon téléphone. Ses messages, ses appels, sont annoncés par ce titre. Me voilà sans cesse convié à la libération ! Il me plaît de transformer les obstacles ou les difficultés en occasions de progrès et d'envisager Z comme un maître intransigeant qui me pousse à la liberté. De même, dans la tradition zen, on offre sa totale confiance au maître. Il peut tout exiger du disciple. Aussi, je me départis un peu de ma volonté qui désire-

rait le voir tout le temps, pour lui laisser le soin de me dire quand il souhaite me rencontrer. Ce qui ressemble à de la soumission vient ici me libérer de mes *propres* désirs tyranniques. Dans mes épreuves, j'ai de la chance, car je sais que je peux faire confiance à Z. Il veut mon bien, peut-être plus que moi, d'ailleurs. En pleine obsession, j'oublierais le goût de la liberté.

#### 4.

En ce jour de sevrage, examinons le malade. Au fond, ma vocation pour la philosophie me semble naturelle, instinctive presque. Acculé par sa faiblesse, on prend pour modèle le *prokopton*, le « progressant », l'aspirant-philosophe, celui qui adoptait le mode de vie du philosophe afin de changer radicalement de regard sur le monde.

Derrière les grands préceptes, la réalité est toute simple. Face à une existence plutôt périlleuse et délicate, de bonne heure, je me suis résolu à glaner dans les textes grecs et latins quelques armes pour le combat qui me réclamait. Plus que jamais, pour *vaincre*, je me suis alors penché, avide, sur ces pages et j'ai admiré des philosophes *en pleine action*. J'ai même contemplé ces *exempla* qui m'invitaient à affiner une vision du monde encore naïve. Donc, facile à duper, j'ai sollicité la philosophie comme une *techne tou biou*, un art de vivre...

Du grand art, en somme !

À présent, la donne a changé. Je ne crois plus qu'un peu au pouvoir de la raison. Chaque jour, ou presque, l'efficacité de ma volonté en prend pour son grade. Et je commence à craindre les discours rationalistes qui, d'un revers de main, esquivent notre impuissance, les blessures qui nous suivent et les travers qui nous résistent. « Il faut te raisonner ! » disent-ils vainement.

Une sourde jalousie devant les hommes de mon âge, une insatisfaction tenace, un sentiment de manque me poussent aujourd'hui à visiter, à descendre dans la région du cœur. En un mot, je dois me *confronter* à l'affectivité, aux émotions et à leur force. Par peur, j'ai souvent rêvé de la paix de l'âme, sorte de béatitude à mille lieues des tiraillements quotidiens. J'en suis décidément bien loin. Un portable à la main, fébrilement j'attends un texto tout en devisant.

Me voilà violemment ramené sur la terre des hommes, sur la terre d'êtres qui tombent amoureux, se courroucent, s'attristent et s'aiment, qui désirent et méprisent, âmes de chair et d'os. Désarmé, chamboulé, j'entame mon expédition avec pour seul bagage un désir puissant de glisser un peu de joie entre mes esclavages.

Les lectures ne suffisent pas. J'ai beau, par exemple, avoir lu et relu le traité *Sur la colère* de Sénèque, cette funeste passion me fait plus d'une fois sortir de mes gonds. Et je dors tous les soirs à côté de l'intégrale de Maître Eckhart sans que ses sermons, toujours à portée de ma main, m'empêchent de faire dépendre mon bonheur d'un ami. Pour progresser dans la joie, il s'agirait de convertir l'intégralité de ma personne. Comment rester vivant et ne pas devenir la marionnette de ses passions ? Comment pratiquer véritablement, avec *tout l'être*, la philosophie ? Voilà ma quête, celle que je commence.

## 5.

Depuis que j'enquête sur les passions, je prête l'oreille à tout. Pas une discussion de bistrot qui ne capte mon attention. Je ne suis pas le seul à être passionné. Je devine en tout cas que rien

ne sert de lutter contre mon obsession. Je désire plutôt me reposer de moi dans l'autre et pratiquer le détour. Je suis las de combattre, fatigué de lutter. Pour Lévinas, « rencontrer un homme, c'est être tenu en éveil par une énigme<sup>1</sup> ». Cette énigme me fascine. Devant l'étrange condition qui est la nôtre, je ne cesse de m'émerveiller, non sans crainte parfois. Il paraîtrait que nous sommes des êtres rationnels. Par moments, j'en doute, car si l'on me filmait quelques heures à mon insu, on pourrait à bon droit remettre en cause mon appartenance à l'espèce ! Souvent, bien que je les sache complètement absurdes, je me lance tête baissée dans de folles aventures. Alors que je pressens que tout va me péter à la gueule, j'y vais quand même.

Pourquoi m'engouffrer dans des situations qui, par un prévisible effet boomerang, vont me nuire durablement, voilà le cœur du problème : je connais les méfaits de la colère, je sais que cette petite partie de plaisir se soldera par un cruel ravage, et j'y vais quand même. Après tant de faux pas, la queue entre les jambes, aspirant à la maîtrise de soi, il ne me reste plus qu'à revenir, impuissant, à mon journal. Comment donc cheminer vers la joie avec tout ce qui me dépasse, avec ces automatismes, ces réflexes et ces manques, apanages d'une condition fragile mais si belle ?

Devant mon désarroi, j'ai même fait circuler, il y a peu, un micro-trottoir, sorte d'enquête sur les passions. J'ai voulu recueillir, pour tout dire, quelques remèdes aux maux qui me tiraillent.

Avant de décacheter les premières réponses de ce questionnaire et commencer à prendre le pouls des passions qui animent le cœur des autres, il est peut-être fécond de coucher sur le

1. E. Lévinas, *En découvrant l'existence avec Husserl et Heidegger*, in A. Finkielkraut, *La Sagesse de l'amour*, Paris, Gallimard, 1984, p. 30.

papier ce que j'estime déjà connaître sur le sujet. En plein sevrage, quand tout me porte à les mépriser, je crois pourtant, comme Descartes, que le bon usage des passions fait le bonheur de l'être humain. Ce n'est donc pas rien, cette affaire !

Mais de quoi, diable, dépend mon bonheur, notre bonheur ?

## 6.

« Qu'est-ce donc que le temps ? Si personne ne me le demande, je le sais ; mais si on me le demande et que je veuille l'expliquer, je ne le sais plus<sup>1</sup>. »

Qu'est-ce que la passion ? Si au seuil de ce journal, je m'en forgeais une vague idée, je dois convenir qu'aujourd'hui je n'aurais plus cette audace. Une avalanche de définitions m'engloutit. Les livres de philosophie en sont pleins. « Passion »... le mot a quelque chose de délicieusement suranné. Il évoque pour moi des forces qui me poussent parfois mais me traînent plus souvent.

L'étymologie est limpide : en grec, *pathos* renvoie à l'idée de souffrance, de maladie, de douleur. *Pâtir*, c'est subir. Et à l'évidence, je n'ai pas choisi cette jalousie dévastatrice qui me contraint aujourd'hui à enquêter sur la passion. Z, comme j'aimerais t'apprécier librement, sans tourments ! Passons ! Pour le Grec, le passionné subit. Aliéné, dépossédé, il a perdu la maîtrise de son action. Ainsi, l'homme n'a pas plein pouvoir sur lui : colère, crainte, mélancolie, avarice, orgueil, envie, ambition, vanité, cupidité, désespoir, haine, amour et joie viennent

1. Saint Augustin, *Les Confessions*, l. XI, Paris, Flammarion, 1964, p. 264.

quotidiennement contester la souveraineté de sa raison. Personnellement, je définirais la passion comme *ce qui, en moi, est plus fort que moi*. Bien que dans une acception actuelle mais restrictive, elle soit d'abord synonyme de *hobby*, et signifie l'enthousiasme, l'activité, un engagement qui donne du sens à l'existence, je préfère quant à moi l'envisager sous sa forme ancienne : le *pathos*, c'est ce qui nous *fait sortir de nos gonds*, et risque d'aliéner notre liberté.

Excès, passivité, voilà qui dessine grossièrement, selon moi, ses contours ! Spinoza confirme : « Nous sommes agités de multiples façons par les causes extérieures et, tels les flots agités par des vents contraires, nous sommes ballottés en tous sens, ignorants de notre avenir et de notre destin<sup>1</sup>. » Les circonstances extérieures comme les contraintes intérieures d'ailleurs (ne les oublions pas !) peuvent faire de nous de dociles automates. Et contraindre un philosophe à faire dépendre son bonheur de malheureux textos ! Voilà ce qui me passionne dans la passion : notre incapacité à vivre librement. Mais je m'égare, et mes souffrances me poussent déjà à critiquer la passion plus qu'à la comprendre. Pourquoi devrais-je absolument rejeter ce qui est plus fort que moi ?

Ma fascination pour Z me montre qu'il est vain de se prétendre maître de son environnement, du passé, de l'éducation, bref de tout l'héritage, plus ou moins heureux, qui me constitue. Je suis en ce moment chahuté par l'existence. Je me lève le matin, exubérant, je regarde mon portable et me voilà à errer le reste du jour comme une âme en peine.

Je commence à comprendre que ce n'est pas Z que je jalouse mais un fantôme, une chimère. Mille projections, mille blessures ont fait de cet ami une idole. Je suis dans l'excès, voilà

1. B. Spinoza, *Éthique*, III, prop. 59, Paris, Éditions de l'Éclat, 2005, p. 205.

pourquoi je me perds ! Je le comprends mais je n'en attends pas moins ses messages. *Le cœur a ses raisons que la raison ignore...* Banale vérité si souvent endurée !

## 7.

J'ai laissé mon portable à la maison, je me suis littéralement arraché à lui pour m'offrir une petite promenade en ville. À la gare, devant une jeune fille qui distribuait gratuitement des stylos publicitaires, je me suis surpris à penser : « Vite, je vais acheter un sac à dos et le remplir de stylos ! » Un étrange désir m'a fait croire que posséder autant de stylos me rendrait *enfin* heureux ! En riant de ma stupidité, j'ai inmanquablement songé aux stoïciens pour qui la passion tient précisément d'un jugement de valeur erroné. C'est lui qui déclenche l'impulsion fugace qui emporte le passionné et met sa volonté hors de contrôle. Chrysippe m'éclaire : le coureur qui s'élançe peut, au début, être maître de sa course, mais vient un moment où il est comme entraîné. Il ne peut plus s'arrêter. Je me suis alors amusé à dresser la liste de tous les jugements que je bombarde sur Z : « Il est plus beau que moi », « Il doit avoir toutes les filles à ses pieds ! », « Ça doit être génial de ne pas avoir honte de son corps », « Si j'avais ce corps, je serais le plus heureux des hommes ! » Ces mille jugements m'emportent. Je passe ma journée à tenter de les débusquer. S'il est périlleux de vouloir tout maîtriser, peut-être puis-je déjà agir sur tous ces fantasmes que je projette sur Z : « D'où provient cette envie ? », « Pourquoi me fascine-t-il tant ? »

Je termine cette journée de sevrage en passant un vrai moment de joie en famille. La joie libère. Pourrait-elle me conduire au détachement ?



